

Anne Bernard, *Cancer*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, 144 p.

Jeanne Goldin

Volume 4, Number 2, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036323ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036323ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Goldin, J. (1968). Review of [Anne Bernard, *Cancer*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, 144 p.] *Études françaises*, 4(2), 232–234.
<https://doi.org/10.7202/036323ar>

ANNE BERNARD, *Cancer*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, 144 p.

« Je voulais me faire des souvenirs [...] Or la mémoire a des limites. Alors, j'ai voulu les fixer sur du papier. J'ai écrit des mots, des phrases, j'ai pris des notes. [...] Quand j'ai voulu les retrouver, ils m'ont trahie. Figés dans leur carcan d'encre et de papier, ils n'évoquaient rien. » (p. 99)

Comme la narratrice de *Cancer*, le lecteur se sent trahi par ce roman publié par Le Cercle du Livre de France et qui vient d'en recevoir le prix 1967.

Et pourtant, Anne Bernard sait écrire et les qualités de style que l'on se plaisait à reconnaître aux romans antérieurs: *la Chèvre d'or* (1965) et *le Soleil sur la façade* (1966), se retrouvent dans celui-ci. Correction, mesure, simplicité, voilà des qualités essentielles, diront certains, insuffisantes diront d'autres, plus soucieux d'une écriture originale et puissante, que d'un texte « bien » écrit.

Et pourtant, le sujet lui-même était propre à susciter ce conflit nécessaire au roman: le bonheur d'un couple est bouleversé par la maladie. Xavier, qui est médecin, est atteint d'un cancer du poumon, et sa femme, la narratrice, suivra pas à pas ce drame qui est aussi le sien, depuis l'affolement que provoque la nouvelle, les alternatives d'espoir et de découragement au long des différents traitements, l'angoisse de l'opération jusqu'à la patiente reconquête de la vie. Un événement de cet ordre est susceptible de décanter une vie de tout ce qu'elle a d'inessentiel, de mettre, en particulier, des personnages de roman dans la pure et dure lumière de la tragédie, de provoquer chez le lecteur cette compassion et cette crainte devant une fatalité qui pourrait être la sienne et cette admiration devant l'aspect exemplaire de cette fatalité. Or, le lecteur reste sur l'illusion de ce qui aurait pu être. Non que la documentation ne soit exacte, mais, dans le récit, la vérité du fait ne se trouve pas « élevée à cette puissance supérieure et idéale qui en concentre toutes les forces »¹. Une insuffisante stylisation édulcore le pathétique brut de la vie, sans arriver à la Vérité de l'Art.

La construction d'Anne Bernard, tout en suivant le déroulement d'un journal intime, vise sans doute la linéarité du récit tragique: Xavier et sa femme luttent contre le temps et les deux grandes parties du roman décrivent chronologiquement, d'abord l'invasion de la maladie puis sa lente régression; mais la fragmentation extrême des chapitres, le caractère presque marginal de certains d'entre eux, diminuent très nettement l'intensité de l'ensemble.

La faute en incomberait-elle à la narratrice? L'univers de cette jeune femme est un univers très rassurant; le bonheur sur lequel vient s'inscrire le drame a cette tranquillité et cette fadeur qui font les vies douces et les mauvais romans. « Continuerai-je à me réveiller, chaque matin, écrit-elle, heureuse de la journée à venir, où rien ne m'ennuyait vraiment, où presque tout me plaisait beaucoup? » (p. 10). Les adverbes ici sont

1. Alfred de Vigny, *Préface de Cinq-Mars* (1827), dans *Œuvres complètes*, Paris, Lemerre, 1883, p. 12.

significatifs ! Et lorsque cette sérénité sera bouleversée, c'est moins une angoisse crue qui la saisira, qu'une inquiétude raisonneuse et raisonnable. Évidemment, cette petite femme ressemble à n'importe qui, à chacun de nous . . . Mais, dirait Vigny : « Si la pâleur de notre vrai nous poursuit dans l'Art, nous fermerons ensemble [...] le livre pour ne pas la rencontrer deux fois »².

Et pourtant, Anne Bernard sait observer avec sympathie et acuité, les êtres et les choses. Au détour d'une page insipide, vous frappent un fait vrai et significatif, une silhouette attachée au récit par un lien profond. C'est la femme entrevue dans l'avion, dont les ongles rongés révèlent d'autres détresses; c'est Jacinta, la femme de ménage portugaise dont la pauvre vie enseigne à la narratrice la valeur du courage patient et de l'espoir . . .

Sensible aux êtres, Anne Bernard l'est aussi aux paysages, aux ambiances liées à des états d'âme. « Je suis un paysage », écrit la narratrice; et si elle abuse quelque peu d'un symbolisme facile où la branche morte du cerisier évoque laborieusement la progression du cancer, où le paroxysme du drame correspond inmanquablement à un orage et la douceur du soleil d'arrière-saison à l'espoir renaissant, il n'en est pas moins vrai que cette tendresse attentive aux lumières, aux couleurs, aux formes vient d'une sensibilité attachante et toute féminine et fait le charme réel du roman.

J. G.

2. Alfred de Vigny, *op. cit.*, p. 13.